

Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

Les métamorphoses D'Ovide

avec de nouvelles explications à la fin de chaque fable; enrichies de figures en taille douce

Ovidius Naso, Publius

La Haye, 1744

Fable sixieme argument

[urn:nbn:de:bsz:31-89278](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-89278)

96 LES METAMORPHOSES
ris, & que selon Telefille, ce fut deux filles que
les Dieux épargnerent, Amycla & Melibée. En-
fin qu'Amphion leur pere, & Zéthus leur oncle,
furent aussi percés de flèches.

FABLE SIXIÈME.

ARGUMENT.

*Latone après avoir couru tout le monde pour
éviter la colere de Junon, arrive en Lycie. Quel-
ques paysans qui nettoyoient un étang, ne veulent
pas permettre qu'elle en approche pour se rafraî-
chir, & cette Déesse indignée en demande la ven-
geance à Jupiter, qui les convertit en grenouilles.*

ALORS tout le monde appréhenda la
colere & les vengeances de cette
Déesse, & chacun plus zélé qu'auparavant,
adora sa Divinité. Enfin comme il arrive
ordinairement qu'une dernière action fait
ressouvenir des premières, quelqu'un en fit
le discours. Les anciens habitans de la Ly-
cie éprouverent aussi autrefois qu'on ne mé-
prise pas impunément la grandeur de cette
Déesse. A la vérité cette aventure est en
quelque sorte inconnue par la bassesse de
ceux qui en ressentirent les effets, & néan-
moins elle est merveilleuse. J'ai vu l'étang
& le lieu qui est connu par ce prodige : car
mon pere étant déjà vieux, & ne pouvant
plus voyager, m'envoya autrefois en cet
endroit



Ant.

Landesbibliothek
Karlsruhe

endroit pour en amener du bétail, & me donna pour guide un homme du pays. Or comme je visitois avec ce guide les lieux & les pâturages où je pouvois trouver ce que je cherchois, & que je passois sur le bord d'un lac, je pris garde qu'il y avoit au milieu de l'eau un vieil Autel environné de roseaux, & noirci par la flamme de ses sacrifices. Mon guide s'arrêta en le voyant, il salua cet Autel, & je le saluai comme lui; il pria en peu de paroles, & avec une voix tremblante & respectueuse, la Divinité de ce lieu de lui être favorable, & je fis la même chose. Lorsque nous fûmes passés, je lui demandai si cet Autel étoit consacré, ou aux Naiades, ou aux Faunes, ou à quelque Dieu du pays, & il me fit cette réponse: » Cet Autel n'est point consacré aux » Divinités des montagnes; mais il a été » dressé en l'honneur de cette Déesse, que » Junon voulut autrefois bannir de tout l'U- » nivers, & que reçut à peine l'Isle de De- » los, qui flotloit en ce tems-là comme un » grand vaisseau sur la mer. Enfin Latone y fut reçue sous un Olivier, & sous un arbre qui porte des palmiers, & malgré la haine de Junon, elle y accoucha de deux enfans. Mais on dit qu'elle ne fut pas si-tôt accouchée, qu'elle fut contrainte de fuir, & d'emporter entre ses bras les deux nouvelles * Divinités, qui venoient de naître d'elle.

* Apol-
lon &
Diane.

Ainsi après avoir long-tems marché, pendant les grandes chaleurs, enfin elle arriva dans la Lycie avec une soif & une lassitude extrême, qui lui venoient du travail & du grand chaud, outre que ses deux enfans lui avoient épuisé les mammelles. En cet état désespérant presque de toutes choses, elle apperçut par hazard dans le fond de quelques vallées, un étang dont l'eau étoit assez basse, & dont quelques paysans coupoient les joncs, & les autres herbes qui croissent ordinairement dans les lieux marécageux. Elle en approcha en même tems; mais comme elle y pensoit prendre de l'eau, ces paysans ne le voulurent pas permettre: la Déesse leur parla en cette manière: » Pourquoi voulez-vous m'empêcher de boire? L'usage de l'eau est commun à tout le monde, & la nature n'a pas fait l'eau pour quelques-uns seulement, non plus que l'air & la lumière. Je viens prendre part à un bien public, qui m'appartient aussi-bien qu'aux autres, & néanmoins je vous conjure de l'accorder à mes prières. Je ne veux point me baigner dans cet étang, je veux seulement étancher ma soif; j'ai la gorge & la bouche si sèches, qu'à peine vous puis-je parler, pour vous faire cette prière; une goutte d'eau me tiendra lieu de Nectar, & je confesserai que vous m'aurez donné la vie. Que si la nécessité

*nécessité où je me vois maintenant rédui-
 *te , n'est pas capable de vous toucher ,
 *ayez au moins pitié de ces deux petits en-
 *fans , qui vous tendent les bras , comme
 *pour vous prier de faire cette grace à leur
 *mere ; & en effet ils tendoient alors les
 *bras. Qui n'auroit pas été touché des pa-
 roles pitoyables de cette Déesse affligée ?
 Néanmoins ces payfans n'en perdirent rien
 de leur dureté , & quelques prieres qu'elle
 leur fit , elle n'en put rien obtenir. Ils lui
 firent même des menaces , si elle ne se reti-
 roit de leur présence , & y ajouterent des
 injures. Mais ils ne se contenterent pas de
 cela ; ils troublèrent l'eau de l'étang avec
 les pieds & les mains : & par une malice
 qui meritoit d'être punie , ils firent venir
 au - dessus de l'eau , la fange qui étoit au
 fond. La Déesse s'en irrita , & la colere lui
 fit oublier sa soif. De sorte que sans s'amu-
 ser davantage à prier des gens qui ne meri-
 toient pas d'être priés , elle se fouvint qu'
 elle étoit Déesse , & en levant les mains au
 Ciel : * Infames , dit-elle à ces payfans ,
 *demeurez éternellement dans les eaux &
 *dans la bouë. A peine eut-elle parlé qu'on
 vit des effets de sa parole & de ses désirs.
 Ces payfans se jetterent dans l'eau , & vous
 eussiez dit qu'ils prenoient plaisir tantôt à
 s'y cacher entierement , tantôt à n'en faire
 sortir que la tête , & à nâger au-dessus.

Quelquefois ils se tenoient sur le bord, & quelquefois ils sautoient dedans, mais ils ne laissoient pas d'exercer leur langue, & bien qu'ils fussent au fond de l'eau, ils faisoient encore des efforts pour outrager par leurs paroles la Déesse qui les punissoit. En même tems leur voix devint enrouée, leur gorge grossit & s'enfla, & leur bouche s'élargit à force de vomir des injures. Enfin leur dos vint se joindre avec leur tête, & se revêtit d'une couleur verte. Leur ventre qui fit presque tout leur corps, devint blanc, & au lieu de ces payfans, on vit des grenouilles parmi la fange de cet étang.

E X P L I C A T I O N.

Des Villageois métamorphosés en Grenouilles.

LE caractere des personnes qui ont reçu une éducation vulgaire, me semble dépeint admirablement dans cette fable. Envieuses, dures, insolentes, elles se rejouissent de l'abaissement des Grands, & insultent à leurs malheurs, bien loin d'être émues d'une généreuse compassion, à ce spectacle. Faut-il s'en étonner? Ces sortes de gens ne connoissent pas la dignité de leur propre nature, & ils ignorent que c'est en elle seule que consiste la véritable dignité d'un homme. On ne leur a point appris que l'élévation qui est l'ouvrage de la fortune, est indigne de notre estime. Ils ne scauroient comprendre que ce brillant dehors, qui accompagne l'opulence, ne releve en rien personne au-dessus de nous. Ainsi leur imagination

gination est accablée sous le poids importun du bonheur des autres, & ils se persuadent fausement qu'il y a entre les hommes une injuste inégalité, semblables à celui qui possédant des richesses égales à celles de son voisin, lui envieiroit la possession d'un vase de peu de prix. Combien par conséquent seroit-il à souhaiter que nous connussions mieux ce que nous sommes ! On pourroit appliquer aux hommes en général ce vers de Virgile,

Felices nimium . . . sua si bona nossent.

Il ne leur manqueroit alors plus rien, parce qu'ils verroient qu'ils ont tout ce qu'il faut pour être heureux. Mais c'est en vain que nous faisons ce vœu.

Curvæ in terras animæ, & cælestium inanes.

Nous sommes accoutumés à juger des choses par les sens, nous nous laissons duper éternellement par notre imagination, & nous ne jugeons grand, que ce qui lui paroît tel. Delà vient la joye cruelle que sentent les ames communes, lorsqu'elles voyent tomber dans la poussiere ceux dont l'éclat bleffoit leur vuë. Comme elles ne commencent qu'alors à se croire égales à eux, ce n'est aussi que dans ce moment qu'elles commencent à se sentir soulagées. Elles regardent ces catastrophes comme des coups qui les vengent d'une prospérité qui choquoit leurs yeux envieux. En un mot, elles se croient relevées à proportion que les autres sont abaissés. C'est pourquoi n'attendez de ces esprits bas, ni humanité, ni moderation. Larmes, prières, caresses, rien n'attendrit leur cœur. Au contraire, ils triomphent du triste état dans lequel vous êtes, & ils goûtent à longs traits la satisfac-

tion de se voir recherchés. Mais enfin le moment des vengeances de Dieu arrive. C'est alors qu'il fait voir que l'injure faite à l'humanité affligée, ne lui est pas moins désagréable que l'orgueil qui attaque la Divinité même. C'est ce que signifie la métamorphose de ces Villageois en grenouilles, mise ce semble exprès à la suite de l'histoire de Niobe, pour nous faire sentir cette vérité importante.

FABLE SEPTIE' ME, & VIII.

A R G U M E N T.

Le Satyre Marfyas est écorché par Apollon, pour avoir défié ce Dieu à qui joueroit le mieux de la flûte. On parle par occasion de Tantale, qui voulant éprouver les Dieux, leur présenta Pelops son fils à manger. Mais ayant reconnu son crime, ils l'en châtièrent, & rendirent la vie à Pelops.

A INSI parla l'un des Lyciens, & en même tems un autre se ressouvint de la mort du Satyre Marfyas, qu'Apollon fils de Latone, vainquit à la flûte, & dont il punit la témérité. » Pourquoi, lui dit le Satyre, pourquoi me déchirez-vous de la sorte ? Je me repens de ma faute ; un Dieu demande-t-il davantage ? & faut-il qu'une flûte me coûte si cher ? Il prononçoit ces paroles en criant, mais tandis qu'il crioit ainsi, la peau lui est enlevée de dessus le corps. Il n'est plus qu'une seule playe, le sang